

DOSSIER DE PRESSE**OUVERTURE DE LA SAISON 2013 - 2014**

Centre Culturel Cinématographique reprend ses activités. Dans le cadre du Ciné-Club de Grenoble, la nouvelle saison débutera par un cycle « Cinéaste fugace, une vie, une (seule) oeuvre » avec au programme *La Nuit du chasseur* (Charles Laughton, 1955) et *Les Tueurs de la lune de miel* (Leonard Kastle, 1970).

La Nuit du chasseur
(The Night of the Hunter, Charles Laughton, USA - 1955)

Projection : Mercredi 2 octobre 2007 à 20h
Salle Juliet Berto, Place Saint-André, Grenoble

*Un film à regarder avec ses yeux d'enfants, si vous n'avez pas oublié
à quel point le cinéma pouvait être merveilleux.
Regardez bien. Et peut-être vous entendrez encore, comme moi,
des années après, résonner au creux de vos nuits, « leaning », le chant du bourreau.*

Manuel Chiche

(Préface du combo DVD-livre-docu, *Wild Side Vidéo*).

Œuvre d'exception à tous points de vue, La Nuit du Chasseur est le seul film que réalisa jamais l'acteur américain Charles Laughton, d'après un roman adapté par l'écrivain et critique de cinéma James Agee. Ce film mystérieux plonge indéniablement ses racines dans la subjectivité de ses auteurs ; il s'agit avant tout d'une œuvre d'une force et d'une beauté poétiques rares dans l'art cinématographique classique, et qui laisse peu de prise à l'analyse rationnelle et à l'explication objective. Dès l'ouverture pourtant, on dispose d'indices bien peu innocentes : trois plans introductifs qui semblent indiquer autant de clés, autant de systèmes symboliques révélant ce que pourraient être le propos et le sens du film, au-delà de son intrigue de thriller horrifique.[...]

Lorsqu'il décide de tourner La Nuit du chasseur, Charles Laughton est âgé de 55 ans. Son désir de passer à la réalisation, qui va se concrétiser pour la première et (dernière) fois, n'est pas nouveau. Il a jadis collaboré avec Bertolt Brecht et croisé le chemin d'Orson Welles, a assuré la mise en scène de nombreuses pièces de théâtre et a même tâté de la production cinématographique en créant, avec Eric Pommer, la société Mayflower Pictures. La tentation est d'autant plus forte que quelques années plus tôt, Laughton a été amené par les circonstances à tourner un certain nombre de scènes de Man on the Eiffel Tower, quoique partielle et frustrante, l'expérience suscita son enthousiasme.

Charles Tatum, Jr [*La Nuit du chasseur*, Editions Yellow Now, 1988].

Fiche technique

Réalisation : Charles Laughton. Scénario : James Agee et Charles Laughton (non crédité) d'après le roman éponyme de Davis Grubb (1953). Musique : Walter Schumann. Photographie : Stanley Cortez. Son : Stanford Houghton.

Montage : Robert Golden. Direction artistique : Hilyard M. Brown.

Producteur : Paul Gregory. Société de production : Paul Gregory Productions. Sociétés de distribution : Columbia Pictures, United Artists.

Noir et blanc, monophonique. Durée : 93 mn.

Distribution : Robert Mitchum : le révérend Harry Powell. Shelley Winters : Willa Harper. Lillian Gish : Rachel Cooper. Billy Chapin : John Harper. Sally Jane Bruce : Pearl Harper. James Gleason : Birdie Steptoe. Peter Graves : Ben Harper. Don Beddoe : Walt Spoon. Evelyn Varden : Ikey Spoon. Gloria Castillo : Ruby. James Griffith (non-crédité) : le procureur général.

Synopsis

Dans les années 1930, lors d'un court séjour en prison, le pasteur Harry Powell a comme compagnon de cellule Ben Harper, un homme désespéré qui, pour sauver sa famille, a commis un hold-up et assassiné deux hommes. Powell cherche à faire dire à Harper où se trouvent les 10 000 dollars dérobés, mais celui-ci ne cède pas. Le prêcheur

fanatique se rend chez la veuve de Harper, qui a été pendu. Willa Harper ne tarde pas à épouser l'homme d'Église, ne voulant pas voir que ce dernier ne désire qu'une chose : faire avouer à ses enfants, John et Pearl, l'emplacement du magot.

L'ogre et le petit Poucet.

Un faux prêcheur, assassin de veuves, poursuit deux enfants qui s'enfuient sur la rivière.

L'unique film réalisé par Charles Laughton continue, diamant noir mystérieux, de nous fasciner.

Sous un ciel étoilé comme on n'en voit qu'au-dessus des crèches de Noël, une femme à cheveux gris lit à cinq enfants souriants le sermon sur la montagne : " Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu. " Et : " Méfiez-vous des faux prophètes. Ils viennent à nous en vêtements de brebis mais, au-dedans, ce sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. "

Où sommes-nous ? Dans quel paradis, quel univers hors du temps ? Des vues aériennes révèlent un paysage de l'Amérique rurale, dans les années 30. Un homme en voiture sur une route poussiéreuse. Il est vêtu de noir, porte un chapeau à large bord. C'est un prêcheur itinérant, Harry Powell. Il parle seul : de veuves que le Seigneur lui donne, et dont il prend l'argent. " Seigneur, tu n'es pas contre l'assassinat : la Bible est pleine d'assassins."

Ainsi fit son entrée, dans notre imaginaire, il y aura bientôt trente-cinq ans, le faux prêcheur fou, l'esprit du mal incarné par Robert Mitchum dans un film en noir et blanc réalisé par un autre acteur singulier, Charles Laughton : *la Nuit du chasseur*. Mitchum avec une tête de serpent, des yeux mi-clos, hypocrites, traversés de lueurs inquiétantes, une fossette au menton, réplique, peut-être, du pied fourchu du diable. Mitchum avec son couteau dont la lame est toujours prête à jaillir, pour le seul orgasme criminel. Mitchum qui porte, tatoué sur la main droite, le mot love (amour) et, sur la main gauche, le mot hate (haine). Mitchum qui grince des dents en gémissant lorsqu'il est contrarié, qui joue le ballet du bien et du mal en jouant des mains.

La Nuit du chasseur : le titre hante la mémoire des cinéphiles depuis 1955. Le film le plus insolite, le plus mystérieux, le plus fascinant d'un cinéma hollywoodien qui, l'ayant engendré par hasard (le producteur de théâtre Paul Gregory, ami de Laughton, avait rassemblé un budget de près de 1 million de dollars, grâce à United Artists, qui devait assurer la distribution), le rejeta comme une sorte de monstruosité.

L'accord s'était pourtant fait sur un roman de David Grubb, adapté fidèlement par James Agee. Oui, mais ce qui surgissait des images était pour Hollywood et pour le public aussi déplacé, aussi incongru, aussi terrifiant qu'aurait pu l'être, pour la nation entière, l'arrivée à Washington, devant la Maison Blanche, d'une soucoupe volante.

L'intrigue est simple. Pour se sortir de la misère, Ben Harper, qui habite dans une bourgade de la Virginie-Occidentale, a volé 10 000 dollars et, malheureusement, tué un homme. Avant d'être arrêté, il confie l'argent à son jeune fils, John (neuf ans) et à sa fille Pearl (cinq ans), qui jurent de garder le secret de la cachette, même à une mère. Ben Harper est condamné à mort. En prison, il partage la cellule du prêcheur Harry Powell, qui purge une petite peine. Il parle en dormant. Suffisamment pour que le prêcheur comprenne qu'il a caché de l'argent quelque part.

Une fois libéré, il se fait admettre dans la famille Harper et séduit Willa, la veuve (jouée par Shelley Winters). Il l'épouse, lui impose une stricte abstinence sexuelle et cherche à faire parler les enfants. Pearl, aussi malléable que la poupée de chiffons qu'elle traîne partout, céderait facilement, mais John se pose en adversaire résolu de son " nouveau père ". Le prêcheur tombe le masque, tue Willa. Le frère et la soeur s'échappent, partent au fil de la rivière, pour un étrange voyage au bout duquel ils sont recueillis par la femme à cheveux gris des premières images, Rachel Cooper, la fermière. Ce n'est pas fini. D'une certaine manière, cela commence, car le prêcheur a retrouvé leur piste.

Prêcheur-menteur-chasseur. Le mal, absolu. Mitchum génial, on l'a dit, mais à vous donner froid dans le dos. Les enfants, ou l'innocence persécutée. Billy Chapin, en John, le petit garçon blond aux yeux graves, obsédé par la figure du père terrassé devant lui par les policiers. Le petit Poucet face à l'ogre, affamé de chair fraîche autant que d'argent, rêvant d'exercer sur le corps de l'enfant rebelle d'affreux sévices. Et Sally Jane Bruce (Pearl), petite image féminine ambiguë, protégée par le Poucet et attirée par l'ogre. A l'autre bout de la rivière, la nichée sur laquelle veille la fermière, Rachel (Lillian Gish, la douce interprète de Griffith), qui, pour défendre ses agneaux, n'hésite pas à prendre le fusil.

Le film baigne le plus souvent dans la nuit. Une nuit où il y a toujours trop d'étoiles, où passent des êtres en ombres chinoises, tel le prêcheur sur son cheval blanc, chantant le cantique de l'ogre. Une nuit traversée de bruits sourds, de cris d'animaux, du frémissement de la nature. Une nuit " expressionniste " dans certains plans, tel celui où Mitchum apparaît sous un réverbère devant la maison des Harper. Une nuit de veille avec Lillian Gish, armée, se balançant dans son rocking-chair. Et l'eau, ondoyante, au fond de laquelle git Willa, dans sa voiture, la chevelure dénouée comme celle d'Ophélie. L'eau, principe maternel, guide les enfants jusqu'au port où les attend Rachel, seul rempart du bien contre un monde effroyable.

Les critiques français qui aimèrent le film à sa sortie citèrent, à son propos, le marquis de Sade et Lautrémont. Certes, Charles Laughton, acteur britannique, célébrité internationale, avait souvent interprété des personnages physiquement et moralement monstrueux, mais l'énigmatique réalisation visuelle de *la Nuit du chasseur*, fable aux ramifications freudiennes, diamant noir unique, tient sans doute au rêve de pureté et de bonté qu'il portait en lui. Charles Laughton, qui n'a réalisé que ce film, est mort en 1962, âgé seulement de soixante-trois ans. Robert Mitchum, l'inimitable, en a aujourd'hui soixante-douze, et Lillian Gish, quatre-vingt-treize...

Jacques Siclier, *Le Monde* (07 septembre 1989).

La présentation lors de la ressortie du film dans un combo DVD-livre-docu.

Au classement des films qui ont imprimé leur marque indélébile auprès de générations de réalisateurs et de cinéphages, *la Nuit du chasseur* pointe sans suspense en tête du classement. Depuis les années 70, l'unique long métrage du Britannique Charles Laughton fait figure de classique et de chef-d'œuvre inclassable. Savoureuse ironie pour le film le plus baroque de son époque, dont la critique, américaine et européenne, était passée à côté dans les grandes largeurs à sa sortie en 1955.

Tout ça pour rappeler que, à moins de le faire exprès, il est pratiquement impossible pour quiconque manifestant un intérêt pour le cinéma de ne pas avoir croisé au moins une fois *la Nuit du chasseur* sur sa route. Était-il bien raisonnable, du coup, de consacrer au film un coffret somptueux avec DVD, Blu-ray, suppléments et livre de 200 pages, comme vient de le faire l'éditeur Wild Side ? La réponse se trouve dans la question tant le caractère unique du film, petit miracle qui ne se reproduira pas de sitôt, ne peut s'appréhender que dans la reconstitution minutieuse de sa construction et de sa fabrication, entreprise rendue possible par l'abondance d'archives encore à portée de main. Encore fallait-il les réunir dans un seul ensemble.[...]

La suite du livre n'oublie rien ni personne. Stanley Cortez, l'immense chef opérateur d'Orson Welles, Samuel Fuller ou Fritz Lang, un peu vantard quant à sa propre importance sur les choix esthétiques du film ; Walter Schumann composant la bande originale ; James Agee rédigeant un scénario fleuve de plus de 250 pages que Laughton a taillé tout en gardant les meilleures idées ; Robert Golden, le monteur, passant des semaines sur la table avec le réalisateur boulonné à ses côtés ; Hilyard M. Brown, le responsable des effets spéciaux imaginés pour l'iconique séquence de la rivière...

Bruno Icher, *Libération* (30 octobre 2012).

Les Tueurs de la lune de miel **(*The Honeymoon Killers*, Leonard Kastle, USA - 1970)**

Projection : Mercredi 9 octobre 2007 à 20h
Salle Juliet Berto, Place Saint-André, Grenoble

C'est ce qui est fantastique quand on est un cinéaste amateur : on peut travailler de l'intérieur. Rien ni personne n'est là pour vous dire comment faire un film. On n'a pas de modèle à suivre, on ne fait pas partie de la machine. J'ai fait ce film comme je le voulais ... Comme je le voyais ...

Leonard Kastle.

Leonard Kastle est en fait un chef d'orchestre et compositeur d'opéra qui, en 1969, n'avait jamais tourné un film de sa vie. En 1969, un de ses amis, Warren Steibel, producteur de shows télévisés, lui demanda de faire de la recherche sur la fameuse histoire des « Honeymoon Killers », un fait divers qui avait défrayé la chronique aux Etats-Unis en 1949, dans l'espoir d'en faire un film. Steibel imagine un film à petit budget (150 000 \$) en noir et blanc, tourné dans le style documentaire, parfaitement dans la vogue du cinéma indépendant étatsunien post-Nouvelle vague de la fin des années 1960.

Ne pouvant se payer un vrai scénariste, Steibel demanda à Kastle d'écrire lui-même le scénario du film. Kastle parcourt les registres judiciaires du comté du Bronx, lit attentivement les scénarios de Fellini, Pasolini et Truffaut et conçoit finalement son film comme l'anti-Bonnie and Clyde d'Arthur Penn : « J'étais révolté par ce film. Je ne voulais surtout pas tourner des plans magnifiques avec des acteurs superbes ».

Ne reste plus qu'à trouver un réalisateur, qui sera le jeune Martin Scorsese ! Celui-ci accepte, mais refuse de tourner dans l'urgence. Kastle raconte que Scorsese « voulait tout tourner en plans séquences et prenait beaucoup trop de temps pour figurer ses plans ». Résultat : Scorsese est renvoyé et Kastle, qui n'avait jamais tourné un film de sa vie, devient réalisateur !. Kastle : « Et puis, qu'est-ce qu'on s'en fout de la beauté des images ou de la technique, ce qui compte c'est l'histoire et la qualité de l'interprétation ! ».

Fiche technique

Réalisation : Leonard Kastle. Scénario : Leonard Kastle. Musique : Gustav Mahler. Photographie : Oliver Wood.

Montage : Richard Brophy et Stanley Warnow.

Production : Paul Asselin et Warren Steibel. Société de production : American International Pictures.

Noir et blanc. Durée : 108 mn.

Film interdit aux moins de 16 ans lors de sa sortie en France.

Distribution. Shirley Stoler : Martha Beck. Tony Lo Bianco : Raymond Fernandez. Mary Jane Higby : Janet Fay. Doris Roberts : Bunny. Kip McArdle : Delphine Downing. Marilyn Chris : Myrtle. Dortha Duckworth : la mère. Barbara Cason : Evelyn Long. Ann Harris : Doris. Mary Breen : Rainelle Downing. Elsa Raven : Matron. Mary Engel : Lucy. Guy Sorel : Mr Dranoff.

Michael Haley : Jackson. Diane Asselin : Severns.

Synopsis

Filmé en noir et blanc dans un style pseudo-documentaire, le film relate l'histoire réelle d'un couple que la presse de 1949 avait baptisé les *Honeymoon Killers* (de leurs vrais noms Martha Beck et Ray Fernandez). Ceux-ci se faisaient passer pour frère et sœur et arnaquaient des femmes seules que Ray rencontrait par le biais des petites annonces dans les journaux, pour ensuite les assassiner.

Extrait d'une critique des Cahiers du cinéma

The Honeymoon Killers. Rien à voir avec *Bonnie and Clyde*. A côté de Shirley Stoler, Faye Dunaway ne fait vraiment pas le poids, en face de Tony Le Bianco, Warren Beatty peut aller se rhabiller, et de toute façon, des deux couples, des deux films, celui de Leonard Kastle seul appartient à l'année érotique (le film d'Arthur Penn date de 66, et la cavale sanglante des deux héros y était très (trop) explicitement liée à une sexualité décevante)... 69, donc : les tueurs de la lune de miel s'aiment, Martha et Ray, la fille grosse et le beau gosse, physiquement si dissemblables et qui s'assortissent physiquement (au lit), puisque c'est d'abord d'amour physique qu'il s'agit. Si l'on veut, ces deux-là ont plus à voir avec le duo Clyde-Gainsbourg et Bonnie-Bardot, c'est-à-dire avec le mythe de la Belle et la Bête. A la différence près qu'ici c'est l'homme qui fait le Beau. En un seul plan à hauteur de la ceinture de Ray qui se déhanche sur un air de rumba, ses fesses cravissant latéralement le champ sous les yeux de Marcha (ses mots mémorables : « *Why don't you do it yourself, we'll watch...* »), Leonard Kastle filme le corps du délit. Et les amants, par la même occasion, ont leur mobile : leur passion sera charnelle ou ne sera pas, qu'on le veuille ou non, et meurtrière, que ça nous plaise ou pas. Seulement, à l'arrière-plan, une autre présence : la mère de Martha, en train de succomber au sommeil - sous le coup des somnifères administrés pas son infirmière de fille.. [...]

L'idéal romantique commun veut donner à l'amour une justification esthétique, une preuve formelle des sentiments. Il obéit à un schéma classique, selon lequel l'amour existe à partir du moment où on peut se le représenter. Le mythe romantique renvoie par conséquent une image identifiable et partageable du sentiment amoureux, d'un Amour « dans les règles de l'art ». Alors bon, la gageure de Leonard Kastle aura consisté à se ficher des règles et des canons, à refuser de nous donner de l'amour une image qui soit « en référence ». Il a voulu d'un amour sans exemple. Ni Tristan et Yseult, ni Roméo et Juliette, ni Eve ni Adam : Martha Beck et Raymond Fernandez, ni plus ni moins. C'est là que réside la profonde originalité, la subversion esthétique du film, en ce que l'amour n'y est pas « représenté » (jamais en représentation), du moins sous sa forme romanesque la plus répandue, mais simplement présenté, décrit chronologiquement, étape par étape. Ainsi dénuée de toute transfiguration, l'histoire d'amour prend soudain un air méconnaissable : si alors le spectateur a du mal à s'identifier, c'est que pour une fois tout cela n'est pas très présentable - ce rapport exclusif, sans partage, incompréhensible... Nous sommes en face d'un amour fou, c'est-à-dire insensé, c'est-à-dire qui n'a pas de sens, et d'ailleurs j'en connais quelques-uns qui ne parviennent toujours pas à croire que les honeymoon killers puissent s'aimer. Le film, il faut dire, n'a rien d'aimable, il est âpre, trivial et littéral. Il y a de très belles choses, mais cette beauté est volontiers ingrate : elle n'est pas ce qu'on appelle « agréable à regarder ». C'est une beauté noire et sans séduction, qui ne nous berce d'aucune illusion, ne figure aucune transcendance ; alors si pour Kastle, malgré tout, le sentiment amoureux est bel et bien un délire de la représentation (Martha), son film, lui, ne délire pas, il montre les symptômes d'un amour à mort à l'état brut, dans sa petitesse et dans sa grandeur, sans faire de sentiment. Et sans artifices. Ce n'est peut-être pas « beau à voir », il n'empêche que ça peut être beau. Ce qui n'a rien à voir.

The Honeymoon Killers est de ces films rares qui caressent leur spectateur à rebrousse-poil. L'unique réalisation de Leonard Kastle rejoint donc ces quelques films uniques, qui ne ressemblent à rien et ne semblent se réclamer de rien, faits dans leur coin, sans grands moyens. Des films apparemment libres. On songe à *L'Atalante*, ne serait-ce que pour la scène de « noyade » où Ray se précipite pour sauver Martha, et puis surtout, pourquoi pas ?, à cet autre film-monstre et enfantin (ça va souvent de pair), *La Nuit du chasseur* tous sont en commun un univers intimiste hors du commun, une façon d'avancer comme des somnambules, entre rêve et réalité, entre l'angélisme

et le cauchemar, une promenade avec la mort. Cela dit, on est loin de Lilian Gish lisant la Bible sur fond de ciel étoilé : Martha, en prison, lit la lettre d'amour de Ray, assise sous les étoiles du drapeau américain. Quant à la lune de miel. [...]

Camille Nevers, *Cahiers du cinéma*, (N°482, juillet-août 1994 p. 35).

La réception du film.

A sa sortie, *Les Tueurs de la lune de miel* remporte un succès critique considérable. François Truffaut y voit son film américain préféré, Michelangelo Antonioni le considère comme l'un des long-métrages les plus purs qu'il ait vu. Le public, en revanche, l'ignore, et Leonard Kastle disparaît du monde du cinéma aussi vite qu'il y était apparu pour retourner à son travail de compositeur et d'enseignant. L'éclipse fut telle qu'au moment de la ressortie du film, en 1992, Todd McCarthy, le critique du quotidien professionnel *Variety*, écrit que « personne n'a disparu aussi vite et aussi mystérieusement que Kastle ». Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé de revenir en pleine lumière. Kastle assurait avoir écrit six ou sept scénarios. Parmi eux, *The Wedding of Cana*, dans lequel un jeune prêtre homosexuel tombe amoureux du chef de la Mafia, et une histoire d'amour entre un jeune mélomane et une infirmière proposée à Marlène Jobert puis Romy Schneider. Les scripts sont restés dans un tiroir. Et Leonard Kastle, à défaut de pouvoir retourner derrière a caméra, a gardé une aura de cinéaste immaculé.

Samuel Blumenfeld, *M Le magazine de Monde* (27 juillet 2013), pp. 64-65.

Dossier réalisé par K.S.